RECIT D'AVENTURES

DANS LE

NORD-OUEST, ETC.

PAR

J. E. P. BARNETTE,

Ancien Elève-Maître de l'Ecole Normale Jacques-Cartier

Ce petit pamphlet est humblement dédié à M. l'Abbé H. A. B. Verreau Principal de l'Ecole Normale Jacques-Cartier.



W. F. DANIEL, Imprimeur,
Coin des Rues St-Gabriel et Ste-Thérèse, Montréal.

1881.

RECIT D'AVENTURES

DANS LE

NORD-OUEST, ETC.

PAR J. E. T. BARRETTE

Ancien Élève-Maître de l'École Normale Jacques-Cartier.

Ce petit pamphlet est humblement dédié à Monsieur l'abbé H. A. B. Verreau, Principal de l'Ecole-Normale Jacques-Cartier.

PREMIERE PARTIE.

LE COUREUR DES BOIS.

Lassés de la vie de collège, voulant enfin d'après un désir longtemps tenu caché, fouler cette partie du sol de l'Amérique, autrefois nommé territoire de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, et à l'heure qu'il est terre bénie, terre chérie, comme étant renfermé dans l'immense étendue du Canada, nous parvînmes, quelques amis et moi à nous entendre et fîmes nos préparatifs de départ avec une gaieté folle, une joie surabondante.

Nous laissions donc, il y a vingt ans passés, nos parents, nos amis, et le beau lac si bleu, si limpide de C...... En écrivant ces lignes, nous réveillons bien des douleurs, des regrets des

espérances, et parlant de ce temps déjà si loin quoique si proche, nous désirons attirer l'attention de la race canadienne-française, surtout sur Manitoba, sujet pour nous de la plus vitale importance.

Nous allions comme coureurs des bois, pour la Compagnie de la Baie d'Hudson, vers cette région que Gustave Franchère, par son livre si intéressant, nous avait appris à aimer, et qu'il nous avait tant fait désirer d'explorer par nous mêmes. Les chemins de fer, la vapeur, nous conduisirent jusqu'à l'embouchure de la rivière St-Louis, sur la rive nord du Lac Supérieur, que nous traversâmes dans un endroit large de 90 milles, pendant une violente tempête. C'est durant cette traversée orageuse que l'idée nous vint que nous courions autant de risque de sombrer que sur les mers, puisque quelques-uns d'entre nous n'étaient pas venu plus proches d'être engloutis dans un vaisseau de mêmes dimensions, sur le golfe St-Laurent, et par une plus forte bourrasque. Délivrés de ce mauvais pas, le lendemain étant un dimanche, nous rendîmes grâces au Tout-Puissant, à la chapelle du Fort William, où le vénérable missionnaire du lieu, nous prenant pour des mineurs anglais, nous fit en leur langue un éloquent sermon que deux de notre bande seulement comprirent. Le lendemain, il nous fallut appareiller les canots d'écorce. Les Iroquois en eurent en partie le souci. Ceci terminé, ces sauvages voulurent nous vendre des avirons qu'ils avaient apportés tout exprès. Un de la bande s'en procura une pour un faible prix ; il y grava son nom " Georges St-Arnaud." — " A quoi bon." dirent les autres, " la Compagnie n'est-elle pas tenu d'en fournir." Ils le surent que trop, lors-

qu'au bout de la première journée de labeur, de trois heures du matin à neuf heures du soir; comme toutes les autres qui s'ensuivirent, d'ailleurs leurs bras fatigués se refusaient presque à manier ces lourds avirons, que la Compagnie de la Baie d'Hudson, nous mettait en mains parce qu'elle nous savait les descendants de ces braves, hardis, forts et vigoureux coureurs des bois, que nul danger n'effarouchait, qui osaient entreprendre les voyages les plus longs, les marches les plus fatiguantes, toujours au refrain des vieilles chansons de nos ancêtres, et qui laissèrent leurs noms à de nombreux lacs, rivières, montagnes, villes et forts du Nord-Ouest. Sur tout le parcours, du fort Wiliam au fort Alexandre, à quelques heures de marche de l'embouchure de la rivière Rouge, le pays est bien boisé, mais en certains endroits le feu a fait de terribles ravages. Il y a de petites montagnes; des lacs et rivières parsemés de rapides aux eaux impétueuses et quelques marécages dangéreux. Toutes ces choses sublimes d'aspect en général, l'eussent été bien plus, si l'on avait pu compter sans les portages.

Voici la chose qui met un frein à l'ardeur de voir du pays, une longue lanière en cuir large de quatre pouces au milieu, laquelle partie on applique sur le front en forme de bandeau, et dont les deux bouts retiennent captifs ou à peu près, deux pièces chacune d'elles pesant de 90 à 100 livres Nous étions 24, et nous parcourûmes deux fois ces portages qui sont au nombre de 72.

Ils avaient de cinq arpents à six milles de long.

Dans celui de la Savanne, nous enfoncions jusqu'à mi-corps. Un de mes amis, un petit Québecquois, y perdit ses souliers et sa culotte.

Ne pouvant plus avancer ou reculer, et se sen-

tant attiré vers le fond, il jurait tout de même *ses grands dieux* à ses camarades qui le narguaient qu'il s'était mis là à *son aise*, pour allumer son brulôt, qu'enfin il en sortirait coûte que coûte. Il lui en coûta les articles ci-haut nommés, après qu'on lui eut passé des courroies sous les bras.

Il y avait encore les portages du Petit Chien et du Grand Chien, fort dignes de porter leurs noms. La particularité la plus frappante de celui-là était une haute montagne aux rochers abruptes. Il nous y fallut grimper par un sentier étroit tortueux, aux marches inégales de rocs arides. Sur le versant opposé, même aspect, avec plus de facilité, cependant, pour la vitesse de la descente, si l'on avait voulu se laisser aller à perdre l'équilibre.

Dans cet endroit, nous portions des sacs de lard, et leur rudesse nous ayant enlevé une partie de la chemise, plus une partie de la peau, dans ces blessures coulait la saumure que les rayons ardents du soleil facilitaient à s'amouracher de notre intérieur. Durant ce voyage, en maintes occasions, nous fûmes en danger de périr, surtout aux Portes du Diable.

C'est un rapide plus terrible que celui de Caugnawaga. Il a une descente quasi verticale de près de 400 pieds ; il est encaissé entre deux immenses rochers à pic, et parsemé de rocs à fleur d'eau. Plusieurs coureurs des bois y ont perdu la vie. Avant que d'arriver à ce lieu redoutable, les Iroquois nous donnèrent à entendre que les Canadiens qui passaient par ces portes ne revoyaient jamais le pays. Si ces portes eussent été véritablement celles de sa majesté satanique, il aurait été difficile à tout homme de foi de ne pas y croire, mais comme elles sont bien et dûment sur la terre, il nous fallut hocher la tête.

Cependant, j'ai quasi vu la réalisation de ces paroles un tant soit peu prophétiques ; car sur notre nombre de 24, trois seulement eurent la douce consolation de revoir le sol chéri ; sur ces trois, deux moururent de leurs .fatigues et privations ; le seul survivant ici est votre humble serviteur. L'un de nos cinq canots ayant chaviré aux Portes du Diable, un de nos compagnons se noya. En d'autres parties de ce pays de pelleteries et fourrures précieuses, l'un se suicida, deux furent exterminés par les sauvages, un autre dévoré par des ours blancs, un autre encore périt par la faim ; enfin, le froid fit aussi trois victimes qui périrent sur les confins de la mer du Nord. Je n'ai jamais entendu parler de l'autre douzaine quoique j'aie pris toutes les informations que j'ai pu. Fort probablement, d'autres ont encore péris, et le reste a dû s'allier avec les Sauvages en se mariant aux femmes cuivrées, qui par leurs œillades à brûle pourpoint n'ont jamais pu faire la moindre impression sur mon cœur, qui probablement était d'airain pour l'occasion.

Mes compagnons prenant diverses directions, au fort Alexandre, à quelque vingt milles de l'embouchure de la rivière Rouge, je ne vous parlerai que de quelques aventures de mon ami d'enfance, Georges St-Arnaud. Celui-ci fut dirigé (avec un camarade blessé dans un rapide, coureur que la Compagnie garda généreusement quelques années à sa solde,) sur le fort Garry ou était alors le gouverneur McTavish. Du fort William au fort de Pierre, on ne voit pas de prairies, mais à dix milles de ce dernier, on aperçoit tout à coup des horizons nouveaux dont l'effet est très saisissant. C'est la prairie qui s'étend à perte de vue, au nord et nord-ouest, au sud et sud ouest.

Dans ce temps là Manitoba était de temps à

autre affligé par les sauterelles. J'en ai vu de telles myriades que la terre en était toute couverte d'une épaisseur de deux pouces ; aussi toute espèce de verdure fut-elle anéantie. C'était une époque de désolation inouïe. Pour preuve je ne vous parlerai que du prix de la farine de blé qui se vendait une piastre la livre, et encore n'en pouvait on avoir que de la compagnie de la Baie d'Hudson. En une circonstance, je me suis vu forcé après un jeûne de six longues journées d'avaler force cuisses de grenouilles et de sauterelles, au grand dégoût des Sauvages, qui voulaient me lapider. Mais je préférais suivre l'exemple de notre grand et saint patron St-Jean Baptiste, que de risquer à périr d'inanition.

Depuis, quels changements étonnants se sont opérés grâce aux paternels efforts du gouvernement canadien, sauterelles, grenouilles, misère, tout a disparu.

St-Arnaud ayant laissé le service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, fut commis au magasin du fameux docteur Schultz, que les métis obligèrent de faire 500 milles à la raquette dans la direction du pôle Antarctique. St-Arnaud et le Bœuf-Assis, qui donne tant de fil à retordre à nos voisins, eurent des relations amicales d'abord, mais qui finirent mal. Il mécontenta tellement ce guerrier en lui montrant le petit coin de terre près de l'Amérique Russe, qu'occuperaient, à son dire, les peaux rouges, dans une trentaine d'années, qu'il eut mille difficultés à préserver son scalpe. Le gouvernement se mettant de la partie avec le « Petit Six » autre chef des Peaux-Rouges, il fut obligé de décamper monté sur le meilleur cheval du gouvernement que la providence lui avait mis en mains pour sauver sa vie. Mais il vint près de

la perdre par la trahison d'un Ecossais qu'il croyait son ami. Ayant couru 75 milles, St-Arnaud et un métis, las de fatigue et de privations, étaient à manger quelques bluets, sous une tente, lorsque d'un petit bois voisin sortirent tout à coup vingt hommes armés, la plupart étant des Sauvages. Connaissant à peu près leurs intentions, Saint-Arnaud prit la seule chance de salut qui s'offrit à son esprit. Il renversa la tente des Peaux-Rouges sur la tête des occupants,et au milieu du brouhaha général il parvint à déguerpir à la faveur des hautes herbes et des ténébres croissantes de la nuit.

Messieurs, je sens que j'abuse de votre indulgence, je vous dirai seulement sans entrer dans les détails que Saint-Arnaud prit sa revanche sur Petit-Six, ami du Bœuf-Assis en allant, accompagné tout juste d'un Canadien de Contrecœur, faire prisonnier le " Petit Six " et son premier guerrier Bouteille de Médecine, dans les environs du fort Garry, parmi les siens, au beau milieu de sa tribu entière campée là provisoirement. Ces deux chefs furent emmenés de suite à Pembina, au fort américain, construit par le bataillon indépendant du Minnesota du major Hatch, et logés au corps de garde. Plus tard. ils furent emmenés à St-Paul, jugés condamnés et pendus pour participation aux massacres de 1861.

Enfin, après maintes et maintes aventures que je pourrais vous raconter plus tard, Georges St-Arnaud, s'agenouilla sur le sol béni de la patrie. Il revoit souvent son limpide lac de C., et, tout en regrettant les chers absents dont je vous parlais au commencement de ce récit, il est fier d'appartenir à la grande confédération canadienne, et croit que nos gouvernements mériteront bien de la patrie

s'ils font tous leurs efforts pour empêcher les Yankees de jamais déployer le pavillon étoilé sur ces immenses contrées qui sont destinées à devenir un jour le grenier d'abondance de nos populations diverses et de l'univers entier.

J. E. T. BARRETTE.



DEUXIÈME PARTIE.

Appel en faveur du Manitoba et de la Vallée de la Sascatchewan.

La province du Manitoba s'étend du nord au sud sur une distance de cent milles, et de l'est à l'ouest, son étendue est de cent-vingt milles. Une dizaine de millions d'acres de terres cultivables est renfermé dans son sein. Cette nouvelle *Terre Promise* occupe à peu près le centre de l'Amérique, étant situé entre le 49ième et le 50ième parallèle de latitude nord, et le 96ième et le 99ième de longiture ouest.

Le climat de Manitoba est à peu près celui de la province de Québec, peut-être quelque chose de mieux en fait de salubrité. En hiver, il y tombe moins de neige à la fois, il y neige moins souvent, et cette neige ne s'amoncelle point comme ici.

Au moment où pour nous se présente le problême de savoir laquelle des deux races, l'anglo-saxonne ou la franco-gauloise, l'emportera par le nombre ou autrement, quant à la prédominance dans cette province sœur, dont nous avons fait l'acquisition depuis quelques années, il nous est utile et avantageux d'avoir des notions de son climat, de son sol, de ses ressources, de ses habitants.

J'ai parcouru pendant plusieurs années comme coureur des bois, au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, la magnifique partie du Nord Ouest appartenant à la Puissance du Canada. J'ai aussi parcouru les états et territoires du Nord-Ouest des Etats-Unis, à la poursuite des Sioux, ou du Bison, et j'ai trouvé une différence énorme en faveur du Nord-Ouest canadien, mais surtout de la vallée de la Saskatchewan.

C'est un champ des plus vastes, ouvert à l'ambition de l'émigrant ou du capitaliste qui veulent récolter la récompense de l'industrie et de l'entreprise.

Aucun avantage plus positif, plus sérieux peut être offert dans n'importe qu'elle partie du monde connu et probablement inconnu.

On devrait appeler la considération la plus chaleureuse de tous ceux qui sont intéressés dans cette importante question : l'émigration et la colonisation

Ah ! quel souffle empesté, quel ouragan ténébreux a emporté en faisant dévier de la voie si magnifiquement honorable qu'avait suivi jusqu'alors nos aieux, ces milliers et milliers de nos compatriotes qui sont allés chez nos voisins en quête de la maladie la plupart du temps, de la servitude quasi, et qui à présent s'énervent dans les délices de Capoue, tandis que les peuples de l'ancien monde s'en viennent par torrents enlever pouce par pouce ces immenses et délicieuses prairies de verdure, et nous sommes là comme frappés de stupeur, stationnaires.

Par diverses raisons très logiques nous pouvons affirmer que ces pays du Nord-Ouest sont mais comme dit l'Ecriture-Sainte au paresseux : notre héritage, "jusques à quand dormirons-nous?"

Il est temps plus que jamais, secouons notre

torpeur. Ainsi, que le père de famille qui veut émigrer et qui possède 500 piastres, (s'il en a que 300, c'est encore suffisant), s'empresse d'enlever ses pénates, et qu'il aille au Manitoba, ou dans la vallée de la Saskatchewan, et dans dix ans, dans cinq ans même il bénira la Providence de l'avoir tiré de son long sommeil. Son avenir sera assuré ainsi que celui de sa compagne, de ses fils, de ses filles. Il bénira Dieu de s'être échappé des filets fascinateurs du long Yankee, et comme la colombe qu'un vol rapide et vigoureux éloigne de la morsure immonde et mortelle du serpent cauteleux, il prendra son essor vers un pays enchanté, qui lui promet et lui donnera indubitablement les riches dons. Par un travail relativement aisé, il acquerrera les biens de la terre; sa fortune augmentera très sensiblement, et ses joies seront multiples, car dans ces pays lointains, des missionnaires au cœur d'or seront toujours prêts à l'aider de leurs conseils, et un saint archevêque, le meilleur cœur de tous les cœurs de père, le plus zélé des hommes sera toujours à l'avant-poste pour le guider dans la voie sainte et sauvegarder sa foi, ses mœurs et sa langue.

Mais revenons aux avantages matériels de ce nouveau grenier du monde, dignes d'être chantés dans toutes les langues par quelque nouvel auteur de *Mille et une Nuits.*

Les terrains arrosés par les deux branches de la rivière Saskatchewan qui ont leurs sources dans les Montagnes Rocheuses et qui se jettent dans le lac Winnipeg, ceux arrosés par les rivières Rouge, Assiniboine, Qu'appelle, Au Cygne, Au Coude et leurs tributaires sont d'une fertilité étonnante, d'une richesse inouie, à l'exception toutefois d'une partie insignifiante s'étendant le long des fron-

tières de l'Oncle Sam, où le sol est aride, manquant de cours d'eau, mais c'est une insignifiance, une aiguille perdue dans un voyage de paille.

La superficie de ce quasi paradis terrestre se chiffre à au-delà de 300,000 milles quarrés, égale à celle de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne réunies. Nulle pierre, nulle souche pour exiger un travail accablant. Nul engrais est nécessaire, et en maints et maints endroits, un seul cheval suffit pour casser la terre nouvelle. L'air est toujours embaumé; les variétés les plus extraordinaires de la gente aîlée égaient le travail par les cris et les chants si divers à eux appartenant, dont plusieurs vous saisissent par leur étrangeté et leurs admirables modulations, et cela de la potron-minet à la *Brunante*. Diverses régions sont bien boisées, et les grand bois renferment ainsi que les lacs et les rivières qui sont immenses tous les animaux à fourrures connus, et poissons de toutes sortes pouvant nourrir des armées tant ils sont nombreux.

Le disciple de St-Hubert peut ici s'en donner à cœur joie, car le gibier le plus excellent y abonde. De ce nombre sont les outardes, les oies sauvages, les dindons, canards, bécassines, poules de prairies, perdrix, etc., etc., et tout cela à profusion.

L'ours, le chevreuil, le bison, l'orignal, le castor, le renard noir dont la peau d'un bon sujet rapporte jusqu'à $150, y foisonnent. Combien de fois en nos chasses nombreuses, nous pouvions au moment de *faire chaudière*, savourer en vrais gourmets des viandes délicieuses tel que les muffles d'orignal, queues de castor, langues de biche, morceaux jambonnés de bosses de bison.

Parlons un peu des dompteurs de ces brutes:

le Peau-Rouge de ces endroits est humain, bon et traitable; tout l'opposé de celui des territoires américains, mais aussi quelle différence énorme dans le traitement de ces pauvres sauvages par les gouvernants des deux pays limitrophes!

Le Métis, le Métis Canadien-français surtout est vif, belliqueux, adroit, courageux, adonné à la fatigue et aux privations, excellent tireur et rempli d'une foi vive et ardente pour la religion de ses pères; il aime fortement la vie sauvage, malgré tout, et chérit les Canadiens. En vrais apôtres de Notre-Seigneur, leurs saints missionnaires, Mgr. Taché et Mgr Grondin en tête, se dévouent corps et âme pour leur bien-être.

Quand à ce qui regarde le climat du Nord-Ouest, il est plus doux et plus avantageux sous tous les rapports que celui d'Ontario. L'été est long et chaud, sans orage, mais ragaillardi de temps à autre par de légères ondées. Le temps reste serein, clair uniformément. Sans nul doute l'hiver est sévère, mais exempt de dégels. Aussi les maladies y sont-elles très rares. Si le climat est beau, le sol est aussi plus riche que celui du Minnesota. Les céréales réussissent à merveille. J'affirmerai qu'en 1862, la Compagnie de la Baie d'Hudson qui, sur ses terrains, entre le Fort de Pierre et le Fort Garry, récolta 18,000 minots de blé, obtint 40 minots de l'arpent. Il en est à peu près de même dans toute l'étendue de cette nouvelle terre promise. Les places les moins fertiles donnent encore un rendement de 25 minots à l'arpent.

L'on obtient ces résultats grandioses quasi sans frais et sans engrais, et l'on sait que la richesse étonnante de ce sol a une profondeur moyenne de 10 pieds, et qu'ainsi, avant qu'on ait

besoin de lui fournir de nouveaux sucs nutritifs, 100 ans pourront s'écouler et ce terrain sera encore fertile.

Quelques écrivains malintentionnés ont mis de l'avant que le bois est fort rare et qu'il serait dangereux parce qu'il deviendrait onéreux de coloniser beaucoup, faute de cet article. Il y a très certainement quelques parties peu boisées. Mais à quoi peut aboutir ce danger, quand on fait la comparaison entre venir s'établir, cultiver des terres toutes faites, des prairies riches à profusion, qui dénotent l'abondance rien qu'à les voir, où il n'y a pas la moindre souche, pas le moindre caillou, et aller s'enfoncer dans les bois francs, remplis de bas-fonds, de marécages, de cailloux gros et petits, dans ces forêts vierges dont il faudra extraire les souches, toutes plus difficiles les unes que les autres ; après en avoir soit fait brûler ou enlever, à force de tours de force, de fatigues incalculables, de temps et d'argent ces géants de la forêt et leurs enfants multiples, dont la vue seule peut donner la chair de poule à nos fils fort énervés déjà par un luxe effréné.

Mais dans la prairie, ces même fils ne feraient pas la plus petite grimace ; ils pourraient même accomplir leur tâche, tout frais gantés et musqués, sans souiller leur toile, tant cette tâche leur serait douce. Ici, ils seraient à l'aise au bout de cinq ans, et en lieu de vivre le plus commodément du monde.

Dans les forêts canadiennes ou n'importe quelle autre forêt, ce n'est pas après avoir travaillé le plus durement possible pendant 10 ans, peut-être 15 ans, qu'ils pourraient montrer le quart du résultat obtenu dans les prairies, et leur santé serait presque éteinte ou éteinte tout-à-fait. Par comble

la vieillesse avec son cortége hideux de pauvreté et des maladies s'avançant à pas de géants.

Enfin la Providence toujours sage dans sa prévoyance de première des mères a pourvu à la disparition des bois de la prairie ou à son manque primitif. Elle a placé dans ces vastes régions d'immenses champs de charbon les plus beaux et les plus étendus du monde entier, de la qualité, la plus belle et facile à extraire plus que partout ailleurs par sa proximité de la surface.

Oui, compatriotes, c'est à nous probablement, si nous continuons comme par le passé, à être les fils dévoué de l'Eglise, que devront échoir ces contrées magnifiques, si gentiment allaités depuis des siècles par l'infatigable bonté du Tout-Puissant car nos pères, ces intrépides coureurs des bois nous y ont devancés et y ont jeté les premiers échelons.

Hâtons-nous car le temps est venu, le temps est proche; allons recueillir ce que Dieu nous destine dans sa sagesse infinie, et, assez d'asservage aux Yankees de l'Est, sans en dire plus long.

Lecteurs, j'aurai l'audace à présent, de vous soumettre un cantique composé en l'honneur de la Sainte Vierge, dans le louable but d'obtenir sa puissante protection sur ce petit ouvrage et comme pour elle un chrétien doit passer à travers le fer et le feu, j'espère que vous ne me gronderez pas trop.

Air : Partant pour la Syrie.

Du ciel douce lumière,
Qui rayonne au saint lieu,
On te sait la première
Chez les anges de Dieu,
Dans ta tendre sagesse,
Jéhovah ! Tout-Puissant
Tu veux avec largesse
Notre bonheur constant.

Souveraine en notre âme,
Maîtresse de nos cœurs,
Fais que ta douce flamme
Soulage nos labeurs,
Du Martyr le plus noble
Mère tendre et chérie
Veille notre vignoble,
Veille sur nous Marie.

Oh quand gronde l'orage,
Que Satan nous poursuit
Sauve-nous à tout âge,
Donnes-nous ton appui
La divine demeure
(Suprême but d'espoir,)
Nous anime à toute heure,
Nous guide pour te voir.

J. E. T. BARRETTE.



TROISIEME PARTIE.

LETTRE DE MANITOBA.

A ceux qui douteraient de la véracité des quelques pages qui précèdent sur le Nord'Ouest, je les réfèrerai à la lettre suivante de Monsieur T. A. Bernier, avocat distingué, autrefois de St-Jean, et qui réside au Manitoba, où il a fait l'acquisition de terrains étendus. Cet extrait est emprunté à " l'Echo d'Iberville."

Sainte-Agathe, 8 mars 1881

Longtemps on s'est refusé de croire à la fécondité du sol à Manitoba. Mais enfin l'incrédulité générale à cet égard a fait place à un sentiment plus vrai, et l'on apprécie maintenant plus exactement les avantages qu'offre notre province à la colonisation. Toutefois il nous reste encore à détruire un préjugé aussi dénué de raison qu'il est profondément enraciné dans l'esprit public; c'est la rigueur extrême de notre climat.

On est généralement d'opinion dans la province de Québec que le climat du Manitoba est presque intolérable en hiver. Le thermomètre, l'imagination, et la malveillance semblent s'être entendus pour nous calomnier. Tantôt l'un marquera 40 dégrés de froid, tandis qu'en réalité, la sensation éprouvée n'indiquerait qu'un froid de 20 ou 22 dégrés. Tantôt l'imagination por-

fera disparaître sous la neige, et pourtant, nous en avons ordinairement moins que dans la province de Québec.

La glace, dira-t-on, est d'une épaisseur de 7 à 8 pieds; toutefois, la vérité est que l'eau de la rivière Rouge ne se congèle qu'à une profondeur d'environ 3 pieds. Ou bien encore la malveillance attribuera à la température des accidents dûs à toute autre cause. Ici comme ailleurs, nous avons parfois à constater des cas de mort par le froid. Mais presque toujours ces malheurs proviennent d'une imprudence ou d'un excès de boisson. L'on voyage par 45 dégrés de froid sans éprouver aucune souffrance. En un mot, la température n'est pas celle du midi de la France, tant s'en faut: mais encore, ne faut-il pas croire toutes les exagérations qu'on se permet sur notre compte.



Je le répète, le thermomètre ne nous rends pas justice. et les étrangers qui s'y fixeraient n'auraient pas une idée exacte de notre hiver. Il est plus sûr de juger par comparaison.

Etant donné un certain nombre de dégrés de froid au Manitoba, on doit en déduire 15 à 20 pour savoir quel est, dans la province de Québec, le froid qui produit une sensation correspondante à celle qu'on éprouve ici. Ainsi, il est aussi facile d'endurer 40 dégrés de froid au Manitoba que 20 ou 25 dans la province de Québec. Ce fait d'expérience peut être confirmé par tous ceux qui ont vécu dans les deux provinces et que les préjugés ne guident point.

Mais comment l'expliquer? Simplement par la sécheresse de l'air.

A la température de 30 ou 40 dégrés, point de vapeur dans l'atmosphère, point d'humidité, un grand calme, un ciel d'azur et plein de lumière.

Au premier rayon du soleil, la nature s'échauffe, et le froid va diminuant grandement jusqu'à ce qu'enfin, au milieu du jour, le thermomètre ne marque souvent plus que 5 ou 10 dégrés de froid.

Cette dernière circonstance est à remarquer. Il est trop rare en effet que le froid se maintienne au même point toute une journée ; au surplus, ces froids ne sont pas quotidiens. Mais le seraient-ils, nos hivers n'auraient rien à envier à ceux de la province de Québec. Après en avoir fait l'expérience je ne m'étonne plus que M. Spence, greffier du conseil de Manitoba ait pu écrire que pour un grand nombre l'hiver est un charme eu lieu d'être une misère.

C'est une erreur de nous croire ensevelis sous la neige ; c'est à peine si elle atteint 2 pieds d'épaisseur dans les années ordinaires. Très rarement la circulation est empêchée. Nous n'avons pas de ces ouragans dont le Minnesota est si souvent le théâtre. Depuis trois mois que l'hiver est commencé, nous avons eu seulement environ trois semaines de temps mauvais. Ordinairement la neige tombe par couches légères, les chemins sont ainsi toujours d'un accès facile. La plupart du temps ils sont superbes.

Nos animaux peuvent, sans incommodités, hiverner sous des remises, et se conserver robustes. J'en fait moi-même l'expérience cet hiver.

Le bois que l'on croit si rare est facile à obtenir. En dehors des villes, on l'achète pour $2 et $3 la corde. Encore, ceux qui veulent s'en donner la peine peuvent, en beaucoup d'endroits, se le procurer gratuitement. Et c'est mon opinion que le temps améliorera notre situation sous ce rapport.

On protége d'avantage aujourd'hui les coupes

de bois, et beaucoup feront des plantations, ou du moins laisseront croître les jeunes pousses qui bordent généralement les rivières sur une lisière de plusieurs arpents, et dans 10 ans l'on verra peut-être de petites forêts où l'on n'aperçoit aujourd'hui que des broussailles.

L'hiver ne saurait donc être un obstacle à l'immigration de ceux qui seraient tentés d'aller planter leurs tentes sous d'autres cieux. L'air pur qu'on respire ici n'altère point la santé comme l'air vicié des manufactures américaines. Il suffit d'user des précautions qu'indique la prudence pour n'avoir aucune souffrance à redouter.

Il faut se défier des embaucheurs stationnant à toutes les gares du chemin de fer que doit parcourir l'immigrant pour se rendre ici. La plupart sont des gens à gages, chargés de dénigrer un pays qu'ils n'ont jamais vu au profit d'un sol étranger au territoire canadien.

L'ouest des Etats-Unis a des avantages, nul le conteste ; mais il a aussi des inconvénients, surtout pour nous, canadiens-français, dont la religion et les idées en général n'ont rien de commun avec celle de cette foule d'immigrants qui affluent vers ces contrées.

Il n'y a jamais eu qu'un seul Paradis terrestre, et quoiqu'on dise ou qu'on fasse, partout et toujours l'homme devra subir la loi du travail Le succès n'est qu'à cette condition. Mais alors, pourquoi donc ne pas donner à son pays le bénéfice de ce labeur que l'homme doit sans doute à sa famille puisqu'il est tenu de pourvoir à sa subsistance, mais qu'il doit également à sa patrie, qui le protège de son drapeau.

LIEUT. COLONEL CHARLES DE SALABERRY.

LA VICTOIRE DE CHATEAUGUAY

La trompette a sonné : l'éclair luit, l'airain gronde ;
Salaberry paraît, la valeur le seconde,
Et trois cents Canadiens qui marchent sur ses pas,
Comme lui, d'un air gai, vont braver le trépas.
Huit mille Américains s'avancent d'un air sombre ;
Hampton, leur chef, en vain veut compter sur leur nombre.
C'est un nuage affreux qui paraît s'épaissir,
Mais que le fer de Mars doit bientôt éclaircir.
Le héros Canadien, calme quand l'airain tonne,
Vaillant quand il combat, prudent quand il ordonne,
A placé ses guerriers, observé son rival :
Il a saisi l'instant, et donné le signal.
Sur le nuage épais qui contre lui s'avance,
Aussi prompt que l'éclair, le Canadien s'élance,
Le grand nombre l'arrête...il ne recule pas ;
Il offre sa prière à l'ange des combats.
Implore du Très-Haut le secours invisible.
Remplit tous ses devoirs et se croit invincible.
Les ennemis confus poussent des hurlements ;
Le chef et les soldats font de faux mouvements.
Salaberry qui voit que son rival hésite,
Dans la horde nombreuse a lancé son élite :
Le nuage s'entr'ouvre ; il en sort mille éclairs ;
La foudre et ses éclats se perdent dans les airs.
Du pâle Américain la honte se déploie.
Les Canadiens vainqueurs jettent des cris de joie ;
Leur intrépide chef enchaîne le succès,
Et tout l'espoir d'Hampton s'enfuit dans les forêts.
Oui ! généreux soldats, votre valeur enchante :
La patrie envers vous sera reconnaissante.

Qu'une main libérale, unie au sentiment,
En gravant ce qui suit, vous offre un monument :
" Ici les Canadiens se couvrirent de gloire .
" Oui ! trois cents sur huit mille obtiennent la victoire.

" Leur constante union fut un rempart d'airain
" Qui repoussa les traits du fier Américain.
" Passant, admire les... Ces rivages tranquilles
" Ont été défendus comme les Thermopyles ;
" Ici Léonidas et ses trois cent guerriers
" Revinrent parmi nous cueillir d'autres lauriers "

J. D. Mermet.

LA FETE NATIONALE.

—:o:—

Lève ton front, ô ma patrie !
Contemple le ciel radieux !
Le soleil, d'un jour glorieux
Luit sur ta bannière chérie.
Peuple, déroule tes drapeaux,
Débris d'une héroïque histoire ;
Va rêver aux vieux jours de gloire,
Sur la tombe de tes héros !

Qu'ils sont beaux, sur ton oriflamme,
Ces lys teints du sang de nos preux !
Je crois les voir encor poudreux,
Braver la mitraille et la flamme.
Peuple, déroule tes drapeaux,
Débris d'une héroïque histoire ;
Va rêver aux vieux jours de gloire,
Sur la tombe de tes héros !

Et que la bise solennelle
Porte à l'ancien monde étonné,
L'hymne d'un peuple nouveau-né
Qui chante en déployant son aile !
Peuple, déroulons nos drapeaux !
Nous avons notre vieille histoire ;
Il est encore des jours de gloire :
Nous pouvons être des héros !

L. H. Fréchette.

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC DU CANADA

ROUTE TRANS-CONTINENTALE

AU-DELA DE 1.300 MILLES DE CHEMIN SOUS LA MEME ADMINISTRATION ALLANT AU MANITOBA ET AUX TERRITOIRES DU NORD-OUEST.

Les émigrants de l'Europe qui vont s'établir sur les terres fertiles du Manitoba, ou dans les districts miniers et agricoles de la Colombie Anglaise, auront la voie la plus avantageuse et le meilleur marché, *via* Québec ou Portland et la ligne du Grand-Tronc du Canada.

C'est là la route naturelle pour aller au Nord-Ouest, offrant un trajet continu et une connection directe avec les lignes de vapeurs qui voyage entre SARNIA et COLLINGWOOD, et allant par chemin de fer au FORT GARRY, Winnipeg, et sur tous les points des Territoires du Nord-Ouest.

Les passagers arrivant à Québec ou Portland sont conduits sans charges, avec leur bagage, à bord des chars qui passent sur les quais. Il y a des gares ou dépôts pour la réception des émigrants à Québec, Sherbrooke, Montréal, Ottawa, Kingston, Toronto, Hamilton, London (Ont.) et Winnipeg. Les agents d'imigration qui sont à ces endroits sont toujours prêts à donner aux émigrants toute l'assistance et les informations demandées.

On peut obtenir des informations quant aux billets et prix de passage par les différentes lignes en s'adressant aux Bureaux du Grand Tronc, No. 21, rue OLD BROAD, Londres, E. C., et aux Bureaux des Lignes Canadiennes de Steamers à Liverpool et partout en Europe.

AUX SPORTSMEN ET AUX EXCURSIONNISTES.

Durant la saison de la chasse et de la pêche, on émettra des billets pour aller à différents endroits du Nord-Ouest, pour faire le trajet entièrement par chemin de fer, ou par chemin de fer et les lacs.

Pour plus amples informations, s'adresser aux Agents des Steamers, à Liverpool et sur le continent, et aux Bureaux du Grand Tronc, No. 21, rue OLD BROAD, Londres, E. C.

JOSEPH HICKSON,

Gérant Général du Chemin de Fer du Grand Tronc